

Pop art. Le chanteur rennais signe un très grand album

Daho, *L'invitation au voyage*

► C'est un hôtel particulier, planté au pied de Montmartre. Sa terrasse panoramique se joue du cimetière voisin et embrasse tout Paris. Un de ces endroits où Daho se sent bien quand il est en ville, où il ne vit plus vraiment. Vous le croiserez aussi bien à Ibiza, à Londres. Le Daho est mobile, se dérobe, se faufile. Trouve sa stabilité dans la boueotte et une communauté d'esprit avec l'homme invisible: « Je voyage énormément. Besoin de prendre régulièrement l'air. Cultiver l'anonymat. »

C'est dans l'anonymat, justement, et du côté de Barcelone, que ce jeune homme de 52 ans a écrit les textes de son album, à sortir demain, *L'invitation* (Delabel/EMI). Un très grand album, adulte et vénérable, intime et généreux. Sans doute un des plus grands disques de pop à la française de tous les temps.

Après un premier album paru en 1981 (*Mythomane*), Etienne Daho n'a cessé d'affiner son écriture de garçon né inquiet, livré à lui-même très tôt. D'*Heures indoues* en *Duel au soleil*, ses peurs, il les a les invariablement transcendées en mettant du tempo dans son spleen et de l'élégance dans ses désarrois, jusqu'à signer aujourd'hui ce disque pas « mode », mais moderne. Et d'une insoutenable légèreté pour dire des choses parfois très graves. Une manifestation de soleil par un beau jour de pluie.

« J'ai une vie nomade, ce qui rend l'amour plus... complexe »

L'album décline des variations autour d'un même thème. L'amour, l'amour, l'amour « qui fait courir le monde », dit-il. « Ce serait terne autrement, non ? » Combien de fois a-t-il été amoureux ? Trois. Quand on me connaît, c'est peu. Mais j'ai une vie nomade, ce qui rend l'amour plus... complexe. Sa bouche dessine un sourire: « En revanche, j'aime longtemps. »

Il dit avoir composé une poignée de chansons « poignardantes », tel ce *Merveilleux été*, et ses couplets déguisés « en lettre d'adieu ». Tout pathos y est banni et les larmes étouffées dans un fagot de guitares monochromes et un chant presque austère. « Je chante dans l'énergie combative, presque guerrière, de l'homme qui quitte, mais qu'on ne quitte pas », dit-il avec un accent d'orgueil. Idem pour *La vie continuera*, et cette phrase assez terrible adressée à l'autre: « J'ai fait



ALBUM
Etienne Daho,
« top of the pop »
Page 30



Toute « voix devant », traversé par l'amour, Daho se sent « escorté par la chance » et « mieux compris » du public.

ce que j'ai pu / Avec c'que t'as pas. »

Dur en amour, mais généreux avec les mots, Daho. Gourmand comme un Ferré avant lui. Comme un Gainsbourg. « J'ai acquis un savoir-faire qui me donne une liberté d'écriture chaque fois plus grande. » Liberté musicale aussi: « Ce disque a fonctionné comme un labo où on a expérimenté de nouvelles manières de travailler. » « On », c'est notamment son amie Edith Fambuena, révélée il y a des années au sein des Valentins. « Chaque nouvelle chanson s'est construite sur les inflexions du chant surfant sur la batterie. Je voulais que ma voix soit très "devant", qu'on puisse entendre les mots et qu'on arrête de m'emmerder avec: "on ne

capte pas ce que tu dis, il faut les lire pour les apprécier!" »

Le refrain, qui donne son titre à l'album, ouvre le bal toutes percussions dehors, sur un rythme arabo-andalou. Daho y évoque certain *Festin nu qui fait les langues, au soir, se délier, se délier...* Un peu plus loin, *Obsession*, et son glacié de guitares entêtantes, évoquera les ravages de la peur dans une liaison clairement fatale. Plus loin encore, *L'adorer* (écrite à l'origine pour Marianne Faithfull), esquissera sans mièvrerie les contours d'un chagrin porté beau comme un drapeau: « Je me suis "battu" pendant des années avec cette chanson. Et à force de la tourmenter, de la tordre, elle a fini par se rendre. »

Baudelaire semble avoir soufflé les premiers vers des *Fleurs de l'interdit* (*Laisse-toi cueillir, âme sœur exquise, à la marge, limite, banquise*), qui permet à Daho d'éclairer le match entre remords et regrets, sous un jour inédit. Et puis, Brigitte Fontaine lui signe un texte irrésistible: *Toi jamais, toujours* (*Oh oui, Toi plus que jamais, bouquet final, pissotière sacrée, mon âme!*). « Brigitte est un poète. Son texte est audacieux et sonne bien. »

Que ceux qui pensaient que l'artiste rennais avait vendu son âme au diable, il y a déjà longtemps, sachant qu'il dit trouver « plein d'avantages à vieillir ». Il vit sa plénitude artistique. Il ne renie pas « le jeune homme qui vendait beaucoup de disques dans les années 1980-1990 », mais constate que les chansons se vident de leur contenu « quand le public en fait massivement des tubes ». Et trouve plus intéressante la part de lui qui « sans tapage » a continué sur un chemin plus exigeant: « Je crois que les gens commencent à comprendre l'artiste que je suis (moins dans le paraitre, plus dans la création) et la place que j'ai choisi d'occuper. J'ai fait ce métier pour être entendu, jamais pour être vu; c'est même l'aspect qui m'a plus fait souffrir. »

Rien cependant qui puisse l'empêcher « d'avoir une bonne vie ». « Je me sens escorté par la chance, comme si les choses finissaient toujours par se retourner à mon avantage. Depuis toujours, l'impression que des "anges" sont là. Des anges, ou autre chose d'ailleurs. Je ne veux pas trop savoir qui, ou quoi. »

De quoi il rêve ? « De musique, beaucoup. » Particularité fa-

cilitée par le fait qu'il lui arrive de se coucher avec des écouteurs pour se repasser cent fois une mélodie, « jusqu'à trouver les mots qui l'accompagneront ».

Il consacre deux chansons à son père, qu'il a très mal connu

Des frustrations ? « Sûrement pas. » Pas même celle de n'avoir que très mal connu son père, à qui il consacre deux chansons, à commencer par *Cap Falcon*, référence à l'Algérie où Etienne a vécu enfant et où il n'a jamais voulu retourner: « Ce village de plage représente la liberté et un sentiment de sécurité d'avant la guerre et notre départ pour la France, avant qu'il ne nous quitte. »

Le chanteur porte le même prénom que son père, aujourd'hui décédé et avec lequel il se dit enfin « en paix ». Ça n'a pas toujours été le cas. « Un soir de 1986, il se présente à l'Olympia. C'est si violent pour moi que je lui fais interdire l'accès aux coulisses. Je commençais seulement à me sentir bien dans ma tête, alors je n'ai pas eu envie d'être rattrapé par cette partie de ma vie. C'est cruel, mais je crois qu'on peut le comprendre. » Pourtant, à la disparition d'Etienne

Daho senior, en 1991, l'artiste s'en voudra longtemps de l'avoir repoussé. « Le hasard a voulu qu'avant de commencer l'album, on m'envoie un paquet de lettres de lui que je n'avais jamais lues. Dans l'une d'elles, il me demandait pardon, en me racontant ce qu'il avait éprouvé en venant m'écouter à l'Olympia. Cela a eu le don de me mettre sens dessus dessous, mais de manière positive. » C'est ainsi qu'est née l'idée *Boulevard des Capucines*, où Daho se met à la place de ce père, en reprenant presque mot pour mot sa lettre: *Tu sais, quelle connerie ma jeunesse, mon silence / Quelle erreur, quelle perte de temps / Si je n'ai pas su te dire à temps / Que je pensais à toi, tout le temps / Mon guerrier, mon roi, mon petit prince...*

« Ecrire ce texte m'a fait beaucoup de bien. J'avais consacré une vie à me construire sans cet homme. Il était inespéré que je finisse de le faire, avec sa complicité, conclut-il. Il n'y a rien à regretter. »

Carlos Gomez

CD : *L'invitation*, sortie lundi.
Lire : *Etienne Daho. Portraits et entretiens*, par Benoit Cachin.
496 pages, 49 €. Tournon.